

Benoît Malbranque

LA POLITIQUE DU JOUEUR DE VIOLON



Institut Coppet
Collection Jeunesse

Benoît Malbranque

LA POLITIQUE
DU JOUEUR DE VIOLON

Institut Coppet
2023

CHAPITRE 1

L'ART DE CHOISIR

Il était une fois un petit royaume où l'on vivait de cette vie simple, nonchalante et naïve, qui s'appelle vivre. Le pays avait ses montagnes et ses vallées, ses cultures vivrières et son industrie. Le travail de la soie, du lin et du chanvre, s'y faisait avec une grande habilité. On possédait quelques mines.

Un roi régnait sur cette contrée depuis plus de trente-cinq ans. Il avait fait du bien, du mal, quand enfin il mourut. Alors on s'affaira autour de la jeune princesse, son unique fille.

Il fut question de son règne à venir et des mesures à prendre pour assurer qu'il serait heureux. D'abord, il fallait

achever son éducation. On parla longuement de la grandeur et de l'importance du métier de souveraine, et du peu de temps dont on disposait pour l'y préparer. Enfin on suggéra la nomination d'un précepteur royal.

— Je n'y contredis pas, déclara la princesse devant l'assemblée qui s'était tenue pour en délibérer ; mais de grâce, ne me donnez pas à l'un de vos hommes, acquis à vos causes, bonnes ou mauvaises. Et puis offrez-moi le choix, car j'aime à choisir. On dit même que j'ai quelque talent pour cela ; et quoique les flatteurs m'entourent plus que l'air même, je trouve beaucoup de vrai dans cette appréciation.

— Oui, c'est d'accord, dirent en cœur les ministres.

— Nous vous présenterons dès demain dix candidats forts capables,

ajouta un ministre ; vous n'aurez qu'à choisir !

— Voilà une proposition qui me satisfait, dit la princesse.

Les délibérations achevées, on sortit.

— Pour vous faire remarquer et apprécier de notre future souveraine, vous avez fait une promesse un peu légèrement, souffla-t-on à la sortie à l'homme qui s'était ainsi distingué.

— Et qui nous engage par ricochet ! ajouta-t-on à sa droite.

— Oui, malheureux ! fit un autre.

— Eh quoi ! répondit-il, notre royaume est-il si grand qu'on ne puisse se présenter devant la reine en moins de vingt-quatre heures ?

— Non, cela est aisé, lui fut-il dit. Mais où trouverez-vous dix têtes solides à qui l'on puisse confier l'éducation politique de notre future reine ?

— Les génies politiques ne sont pas exactement une marchandise qui abonde, renchérit le ministre de l'Instruction publique.

— Est-ce une insulte que vous m'adressez ? répliqua, piqué, le ministre de la Guerre (car quelques opérations extérieures récentes n'avaient pas été très heureuses).

— Messieurs, de l'ordre ! dit le premier ministre. Nous sommes dix : tâchons chacun de découvrir et de nommer un précepteur, et l'affaire sera entendue.

Ses collègues hochèrent la tête, pour dire leur approbation.

— À chacun sa tâche, comme disaient les anciens, ajouta le ministre des Affaires étrangères.

— Mais faites attention, mes chers collègues, souffla un autre ministre, homme expérimenté, aux conceptions

vastes et profondes. Soyons ce que nous sommes, malins entre les malins ; choisissons un homme qui nous aide à faire nos affaires. Car il ne s'agit pas précisément d'inculquer à la princesse des principes qui nous embêteront.

Les ministres acquiescèrent et se dispersèrent, pour accomplir chacun leur devoir.

Trois d'entre eux avaient été les élèves d'une école fameuse, dont ils avaient adopté entièrement les principes. Connaissant personnellement le directeur, ils allèrent à sa rencontre, afin qu'il leur présentât les trois jeunes gens les plus dignes de confiance. En quelques minutes tout fut dit.

Deux ministres nommèrent dans leur propre entourage des individus faibles et maniables, qu'ils entendaient pousser pour servir à leur propre avancement.

De cette pitoyable manœuvre, nous ne dirons mot.

Quatre autres ministres, qui aimaient assez occuper leur temps libre à la lecture d'ouvrages « de tête », comme ils disaient, s'avisèrent d'en aller trouver les auteurs. Leur tâche, toutefois, ne fut pas si vite accomplie, car les hommes qui pensent ont des prétentions qu'on ne se figure d'abord pas. L'un entendait consacrer sa vie à l'œuvre qui l'occupait ; un autre, trop modeste, refusait de traiter devant une princesse des questions dont il cherchait encore la solution. On réunit donc ce beau monde ; on parla de devoir et de responsabilité ; on annonça de généreux dédommagements ; on prononça même ce mot de *patriotisme*. Le soir, quand la lune fit son apparition, neuf précepteurs étaient déjà trouvés.

Le dixième ministre, quant à lui, n'avait pas précisément approuvé la proposition du matin. Aimant à prendre ses aises, il n'était pas de ceux qui s'engagent à l'aveugle dans des aventures, ou qui laissent l'urgence de mesures importantes déranger sa marche et ses occupations. Aussi cette nouvelle commission de ses collègues lui déplaisait-elle, et nourrissait-il envers eux du ressentiment. Frappé par ce coup inattendu, dont il peinait à trouver l'échappatoire, il commença par bien déjeuner, et, la chose faite, par prendre un peu de repos : car qui pouvait prédire exactement quelle peine il devrait prendre pour s'acquitter de sa tâche ? Vers la fin de l'après-midi il visita de proches amis, écouta de potentiels candidats. Aucun ne convenait. Il fallait de la justesse dans le jugement, et les jeunes gens qu'on lui

présentait étaient impatients, maladroits. Ayant plus exercé leurs passions que leur raison, ils se débattaient mal avec les grandes idées. À l'évidence, les leurs étaient extrêmement bornées.

De sorte que lorsque la lune fit son apparition dans le ciel, le dixième ministre n'avait pas encore arrêté son choix. Ses démarches infructueuses l'accablaient de fatigue ; sur le chemin du retour, il s'arrêta dans une taverne. À table, il demanda à boire et à manger, et se mit à l'œuvre. Le premier quart d'heure fut réjouissant ; mais alors il repensa à sa mère disparue et aux espoirs qu'elle avait placés en lui. Et voilà ce qu'il était, à maintenant vingt-huit ans : un incapable et un débauché. Son chagrin fut très grand et très amer. Finalement il trouva le sommeil.

Dès avant l'aurore il se réveilla, repensa à la jeune épouse qu'il avait

manqué la veille de rejoindre, et à l'importante mission qu'il avait reçue comme ministre et qui restait encore à accomplir. C'était un réveil pénible et brutal.

Comme il sortait, il aperçut un jeune homme qui marchait à grands pas.

— Qu'avez-vous à marcher si vite ? demanda-t-il, agacé.

— C'est ainsi que je marche, Monsieur, répondit simplement le jeune homme. Lorsqu'on pense au temps qui se perd à marcher, et non à accomplir de grandes choses, on regrette de ne pas marcher plus vite.

— À ce titre il faudrait courir ! lança le ministre.

— Peut-être, fit le jeune homme. Et il commença à s'éloigner.

— Attendez ! reprit le ministre. Aidez-moi !

À ces mots le jeune homme s'arrêta, et revint sur ses pas. Alors le ministre reprit :

— Si vous deviez trouver quelque part dans le pays un homme ou une femme véritablement supérieurs, que feriez-vous ?

Le jeune homme ne donna pas tout d'abord sa réponse à celui qui l'interrogeait ainsi. Mais il examina sa mine, son habit et ses allures, ainsi que l'auberge de laquelle il sortait. Alors il parla avec confiance.

— Je me résignerais philosophiquement, dit-il avec un léger sourire.

— Ah ! Vous ne croyez pas qu'il existe dans notre pays une telle nature d'exception ?

— Si j'y crois ? Quand une fois on a planté son champ en blé, doit-on croire qu'il y poussera du maïs ?

— C'est bien dit. Mais ce n'est pas répondre.

— Un esprit de génie est difficile à produire, plus encore même à conserver. Si l'on opprime ses facultés, si l'on affaiblit ses ressorts...

— Et c'est ce que l'on fait, à votre avis ?

Il y eut un nouveau silence. Le jeune homme n'avait pas perdu son air jovial, mais il paraissait de plus en plus embarrassé.

— Oui, répondit-il enfin, je crois que la perfection humaine s'est perdue, qu'elle a été gaspillée. C'est comme l'homme de la fable, qui tue la poule aux œufs d'or pour en faire une soupe.

Le jour se levait, la campagne reprenait ses travaux ; hommes et femmes s'affairaient maintenant, l'air hagard ; le ciel était superbe.

Le ministre sentit que le temps allait bientôt lui manquer, et il pressa le jeune homme de le suivre, d'abord avec candeur, puis avec résolution, indiquant que c'était un officiel. Il dit que récompenses et dédommagements l'attendaient, et qu'il n'y avait pas moyen de s'y refuser. Alors le jeune homme acquiesça, et ils se mirent en route.

Une heure plus tard, les ministres s'étaient réunis dans l'antichambre qui donnait sur la grande salle des délibérations.

— Je vous ai vu arriver avec votre candidat précepteur, dit le ministre de l'Intérieur à son jeune collègue qui entra. C'est un inconnu.

— À dire vrai, répondit-il, je l'ai trouvé ce matin sur la route. (À ce mot on s'exclame, dans l'entourage des ministres.) Vous direz : c'est un

désœuvré, un incapable, car qui marche dans la rue avant l'aube ? et quelle rue ! celle qui longe une taverne ! Mais enfin il parle bien, semble avoir des idées assez arrêtées. C'est un choix que je n'aurai pas l'occasion de regretter.

— Nous avons toujours dit que la princesse, avec moins d'idées, serait plus influençable. À ce titre un médiocre est peut-être le choix le plus judicieux, clama un autre ministre (c'était le beau-père du précédent ; il lui venait en aide ; le procédé était généreux).

— Vous parlez de tout cela avec une trop grande confiance, souffla une voix. Un médiocre, vous dites, un désœuvré, et cela vous agrée ? Nous parlons d'un tuteur pour la princesse du royaume, enfin ! Nous ne nommons pas un nouveau commis de cuisine !

Personne ne voulut répliquer.

— Il est trop tard pour tout cela, dit le plus expérimenté d'entre eux. Par précaution, nous lui ferons des questions embarrassantes. Nous l'écraserons sous le ridicule, et c'en sera fait de lui. Avant tout, je vous demande....

— Il faut entrer, dit le secrétaire.

— Oui, allons-y, dit le premier ministre.

— Nous reparlerons plus tard de votre inconcevable légèreté, dit l'un des ministres en s'adressant au jeune collègue.

Ils entrèrent tous et firent leur salut, selon les règles de l'étiquette.

Pendant ce temps, les candidats attendaient à l'écart, dans un jardin adjacent. Le jeune homme était assis sur un banc, à quelque distance d'un pavillon où le gros de la troupe était

attablé. On parlait de ce que le château avait de merveilleux.

— Avez-vous vu la hauteur des plafonds ? demanda l'un.

— Ah, on y respire à l'aise ! dit un autre.

— Tant de belles choses qui se présentent à l'œil !

— C'est un spectacle époustouflant !

On faisait l'inventaire des richesses ; on les estimait en monnaie ; on tentait des comparaisons avec les grands souverains du passé. Enfin on débattait féroce­ment de la supériorité de telle ou telle composition architecturale.

— Moi, ce que j'ai préféré de cette visite du château, lança une jeune candidate, c'était de m'y voir.

Cette conversation paraissait ne pas devoir finir, mais bientôt il fallut entrer, car la princesse était prête.

Les ministres étaient rangés selon leur rang et avaient engagé les délibérations. On accablait la nouvelle souveraine de paroles flatteuses, quand enfin les dix candidats entrèrent et se placèrent aux lieux qu'on leur indiquait.

Prenant le premier la parole, le ministre de l'Instruction publique expliqua la nature de cette réunion.

— Nous sommes ici pour nous instruire, aussi que chacun se sente libre de parler, dit-il en concluant.

Le premier ministre lui succéda.

— J'ouvrirais volontiers la discussion, dit-il, en demandant à notre premier candidat de nous donner une bonne définition de ce qu'est une reine.

— La reine, Monsieur le ministre, c'est la mère du peuple.

L'assemblée applaudit avec enthousiasme à cette réponse. La candidate qui parlait, venait de l'École.

— Qui peut expliquer pourquoi cette réponse est bonne ? demanda un ministre, qui entendait prendre part à l'interrogatoire, mais à moindre frais.

— Une reine se distingue par sa vertu d'humanité, continua alors un candidat. Elle aime les habitants de son pays, comme une mère aime ses enfants.

Ce fut un redoublement de bravos.

— Une mère donne ses soins à l'éducation et à la nourriture de ses enfants, ajouta un autre, qu'on avait rangé devant l'estrade ; et c'est aussi ce que fait une reine.

Toute l'assemblée paraissait satisfaite. Mais la princesse, qui jugeait bien les caractères, remarquait un visage qui tranchait au milieu de ces réjouissances.

— Vous ne paraissez pas goûter cette discussion, Monsieur.

Le jeune homme, fraîchement recruté devant la taverne, était l'objet de cette interruption.

— Vous me pardonnerez, Madame, dit-il simplement, mais j'aime ma mère. Or si toutes les reines qu'on me donne sont mes mères, je n'ai plus de mère.

Il y eut un silence dans l'assemblée.

— En outre, reprit-il, une mère nourrit son enfant, et une reine ne doit pas nourrir son peuple ; au contraire, même, c'est le peuple qui nourrit la reine.

Des murmures se firent entendre autour du jeune homme qui venait de parler ainsi. Pour calmer l'assistance, le premier ministre décida d'intervenir.

— Tout cela est fort intéressant, dit-il. Mais continuons plutôt avec une

autre question, que je poserai d'abord à ceux qui n'ont pas encore parlé.

La morale, l'histoire, la littérature, firent tour à tour l'objet des interrogations des ministres. Les questions les plus ardues étaient adressées au jeune homme dont on ignorait l'identité et le parcours, et dont on craignait tant l'indiscipline. Mais alors il admettait l'ignorance, balayant les plus épineuses matières en disant avec candeur qu'il existait des ouvrages qui en traitaient, et qu'il fallait y avoir recours.

— Il se débat bien, le bougre ! glissa un ministre entre ses dents.

On allait passer à la géographie du monde, quand tout à coup la princesse interrompit :

— Mon choix est fait.

— Permettez, ma reine, dit le ministre de l'Instruction publique. Sauf votre respect, vous manquez

d'expérience, et cette décision est votre premier choix politique. Que diriez-vous si chacun de vos ministres, l'un après l'autre, citait d'abord le candidat qu'il plébiscite ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit la princesse.

Les suffrages furent partagés. Un jeune homme de belle stature, à l'air affable, l'emporta ; il avait parlé avec élégance sur ce thème qu'*il faut se méfier des théories et des théoriciens*. Une jeune fille reçut aussi plusieurs marques d'approbation. C'étaient deux élèves de l'École.

Vers midi, la princesse fit connaître sa décision. Elle nommait, pour lui servir de tuteur particulier, le jeune homme de la taverne, « qui avait » (c'étaient les mots de l'édit), « parmi tous, démontré du courage et de l'esprit, deux attributs qui sont faits

pour plaire à une princesse et pour servir à son éducation politique. »

Les ministres n'apprécièrent ni ce choix, ni ce langage.

— Elle veut nous faire subir une première humiliation, dit l'un d'eux ; et cela pour mieux nous faire sentir notre dépendance et la nécessité de notre assujettissement.

— Ce désir de choisir par elle-même ne durera pas, prévint un autre. Vous verrez qu'elle reprendra incessamment du goût pour notre direction.

C'était l'homme qui avait amené le jeune homme, et avait assuré qu'il n'était pas une menace, qui parlait ainsi.

CHAPITRE 2

UNE LEÇON

Le jeune homme, qui s'était rendu sans enthousiasme au palais, accueillit sa nomination avec une forme de résignation. Il souffrit d'abord quelque désagrément, se sentant jeté dans le moule, quand on vint de toute part pour lui présenter son brevet, son costume et son secrétaire. Ce monde parti, il put prendre ses aises ; il fit un repas léger et s'endormit paisiblement.

Le lendemain, on le réveilla de bonne heure. Son secrétaire, qu'on avait chargé de le mener vers les appartements que l'on destinait aux leçons royales, s'acquitta de sa tâche avec beaucoup d'exactitude. Le jeune

précepteur prit place sans mot dire, et constatant l'absence de son élève royale, il reprit la lecture qui l'avait occupé la veille.

Pendant ce temps la princesse, levée dès l'aube, s'affairait, mais aucune de ses pressantes obligations, qui tenaient à sa parure et à son loisir, ne concernaient sa leçon ou son précepteur, auxquels elle n'avait tout simplement pas songé. Vers neuf heures, elle décida plutôt de sortir, et s'étant approché du canal, elle voulut accomplir dans une petite barque royale qui portait son nom, le petit trajet qui faisait ses délices. On lui déconseilla ce projet ; on l'accompagna jusqu'au bord de l'eau en multipliant les remontrances ; là enfin elle fut la maîtresse de ses actions.

À la clarté du jour, le paysage était reluisant. Les arbres étaient en fleurs, le ciel était serein ; c'était une peinture

sans cesse renouvelée. Seul se faisait entendre le confus bruit des hommes, qui dans le lointain vaquaient à leurs occupations, les uns remontant le courant vers les pêcheries, d'autres déjà débarqué et se disputant l'écoulement de leur marchandise. Comme on avait marqué les limites de la voie royale, la princesse fit une promenade sans fantaisie ; après une heure à voguer elle revint enfin vers la rive qui l'avait vu partir.

S'en retournant vers ses appartements, elle aperçut tout à coup deux gardes qui stationnaient, là où d'ordinaire on ne plaçait personne. Elle s'enquit de leur motif : c'était, lui dit-on, la protection du nouveau précepteur, installée devant les bâtiments où la première leçon devait se tenir. C'était ce dont on ne l'avait pas encore informé.

Piquée, elle entra sans avertissement, et trouvant le jeune homme paisiblement assis à lire, elle dit simplement :

— Pardon, Monsieur, je vous dérange.

— Non, je vous attendais, répondit-il.

Les propos étaient cordiaux, mais il n'y avait pas d'aménité dans leur conversation.

— Vous voyez que nous n'aurons pas le temps aujourd'hui, dit-elle. Vous viendrez demain.

Alors elle sortit.

La nouvelle de ce contretemps et de cette causerie précipitée ne tarda pas à se répandre.

— Cela me convient, souffla un ministre.

— J'ai toujours dit qu'instruire la souveraine était inutile, dit un autre. C'est bien assez qu'elle règne. Le

gouvernement de l'État est une tâche qui nous incombe.

Sur tous les visages se lisait la satisfaction.

Le lendemain, on mena le jeune homme d'après le même rituel, et il endura d'abord la même attente. Il avait lu tout d'une traite seize chapitres de l'ouvrage qui l'occupait, quand l'entrée de la princesse fut annoncée par les gardes. Elle demandait que la leçon soit reportée, et qu'il s'en retourne. La même scène se renouvela deux nouveaux jours.

Enfin au quatrième jour, le jeune homme se décida à montrer de la résolution, et à refuser tout report. Non que c'était pour lui un affront difficile à subir, car l'attention quotidienne d'une princesse le flattait secrètement ; mais il devinait que des motifs plus sombres devaient l'animer. Sur le point de se

faire éconduire, il implora ; c'étaient des gémissements touchants, qu'au demeurant on n'aurait pas espéré d'un tel homme. La princesse prétexta, voulut s'en aller.

— Je ne vous demande pas de m'instruire, lui dit-elle enfin. Mes ministres vous ont choisi, aussi je n'ai pas d'illusion. Mais n'en ayez pas davantage, car j'ai peu d'estime en général pour votre prétendue sagesse. Tâchez au moins de m'être utile ; et puisque le métier de reine, d'avance, m'embarrasse, aidez-moi à en rendre la tâche plus facile. Faites que le gouvernement de mon État n'occupe pas mes journées, et que je puisse me livrer à ma passion pour le violon. L'instruction qui me plaît est celle-ci ; c'est tout ce que j'en demande.

Le jeune homme avait écouté sans répondre, mais cette explication lui

inspirait bien des réflexions. Il demanda quelques instants pour mettre ses idées en ordre, et fit quatre fois le tour de la pièce, qui était fort grande.

— J'ai bien une idée, lui dit-il alors, mais ce n'est pas exactement la mission que ces messieurs m'ont donnée.

— Eh ! Qui servez-vous, Monsieur ?

— Mon royaume et ma reine, sans doute, répondit-il.

— Alors n'en parlons plus. Vous m'exposerez demain matin votre idée. Tâchez de la rendre intéressante, car je n'aime pas m'ennuyer.

— Je ferai mon possible pour satisfaire ma reine.

À ces mots elle annonça qu'elle sortait ; aussitôt on vint pour l'escorter.

Le jeune homme voulut pareillement s'en retourner, mais on lui fit savoir qu'un banquet se donnait dans l'heure, requérant sa présence. Il demanda s'il

pouvait s'apprêter, changer de tunique, se rafraîchir. Qu'avez-vous de si singulier, lui dit-on, et faut-il qu'on fasse tant attention à vous ? Alors on le conduisit au lieu dit, où déjà tables, victuailles et décors étaient disposés.

Les commis s'affairaient ; ministres et officiels prenaient place, causant et riant allègrement ; la princesse s'installa la dernière.

Les discours se succédèrent pour célébrer le nouveau règne.

« Ce que la société sent, ne peut pas être injuste, disait un ministre, lisant au milieu de l'assemblée le discours qu'il avait préparé. La société a trop conscience de sa puissance, pour ne pas l'exercer avec responsabilité. Quand elle se prépare à accomplir ses grandes destinées, sans doute c'est qu'elle en a aperçu le motif, car sa volonté ne saurait être aveugle. »

— N'avez-vous pas chaud, Monsieur ? demanda la princesse à son précepteur, qu'elle avait remarqué derrière elle dans l'assistance.

Serré au milieu d'autres officiels, il n'osa pas répondre.

— Qu'on lui serve à boire, ajouta-t-elle à destination de sa première assistante.

Les discours continuaient. La princesse se retourna plusieurs fois vers le jeune homme, et eut quelques marques d'attention pour lui, tous signes qu'on épiait et qu'on commentait.

Le soleil arrivait alors à son zénith. À ce moment un ministre parlait avec la dévotion d'un disciple. « Le sentiment de la générosité, disait-il, doit sortir du monde de l'idée pour féconder l'être : car l'être de la générosité, c'est l'action. » Mais la princesse discutait avec ses gens, et n'en retenait rien.

À un moment, cependant, elle parut ennuyée, et dit à voix basse :

— Tout cela est vraiment pitoyable.

— Ce sont des généralités, répondit-on dans son entourage.

Alors, se tournant vers son précepteur, elle reprit :

— Il est triste de penser que les matières de l'esprit puissent être tournées ainsi. Il y a un plaisir dans les sciences, que le commun ne distingue pas. Un moine de génie des siècles passés, que sa hiérarchie avait empêché de poursuivre ses travaux intellectuels, conçut une peine immense, que moi-même je comprends. Il faut avoir connu un peu le malheur, pour juger des grandes désolations ; et les premiers plaisirs de l'esprit font seuls imaginer les plus hautes jouissances. Mais eux s'hébetent visiblement avec leur fausse science.

— Que les sentiments élevés ne soient pas accessibles à ceux qui manquent de la force même de l'élévation, sans doute c'est dans l'ordre, déclara le jeune homme.

— C'est une vérité physique, diriez-vous ?

— Je ne distinguerai pas si facilement le physique du moral.

Un ministre les interrompit, demanda l'attention de la future souveraine, disant que dans un langage sans doute imparfait on parlait des plus hautes affaires de l'État. Deux heures encore se passèrent.

À l'arrêt des festivités, il fallut rentrer : on l'indiqua au jeune homme par un geste, et il disparut.

On conçut, dans les rangs des ministres, beaucoup de crainte de cette première complicité, que la princesse avait exposée devant tous.

— Que vous raconte l'homme que vous avez placé auprès de cet individu ? demanda le premier ministre à son collègue de l'Instruction publique.

— La princesse l'a fait sortir avant sa leçon, qui toutefois a été fort brève, expliqua-t-il.

— Demandez-lui d'être plus entreprenant ! ajouta le premier.

— Oui, comptez sur moi, lui promit son collègue.

CHAPITRE 3 LAISSEZ RIRE

Anticipant leur importance leçon, la princesse et son précepteur avaient conjointement conçu l'idée d'en précipiter les commencements, et ils sortirent chacun de leurs appartements avec l'intention secrète de rejoindre d'eux-mêmes le cabinet de l'instruction royale. Mais l'initiative avait été prévenue ; on les attendait sur les marches ; chacun fit son trajet à l'heure dite, sous l'amicale escorte de ses gens.

À peine réuni avec son auguste élève, le jeune homme déclara :

— Je ne sais ce que vous penserez de ma solution, Madame, mais je vous demande de m'écouter attentivement.

— Oui, répondit-elle.

— En vérité tout mon discours tient dans un mot : *propriété*. Ce mot est votre clé, il résout votre problème.

— Et comment ?

— Eh ! N'est-ce pas évident ?

— Non, vraiment.

— Alors voyez.

Il prit une courte respiration, puis continua :

— La première observation d'évidence, c'est que tout homme, toute femme, s'appartient. Si je

— Souvenez-vous que vous m'avez promis de ne pas être ennuyeux.

— Je n'ai encore rien dit.

— Je préfère vous prévenir. Vous devez savoir que je déteste m'ennuyer.

— Vous détestez vous ennuyer ? C'est une préférence que vous avez. Et qui vous empêche d'en concevoir une autre ?

— Je choisirai mes inclinations si vous le voulez bien, Monsieur.

— Et n’y puis-je rien ?

— À vrai dire vous pouvez toujours me vaincre par la conviction, mais je crois que je suis la maîtresse de ma pensée, de mon jugement, des idées que je forme, des moyens même que j’emploie pour les concevoir. Je peux décider de m’occuper d’idées plaisantes, ou sérieuses. Je peux avoir des sentiments généreux ou égoïstes. Car bien certainement toutes mes idées sont à moi, et seulement à moi.

— Vous avez déjà la solution, alors. Vous n’avez pas besoin de moi.

— Toute cette métaphysique est de votre goût ? Et ce serait la solution que je cherche ?

— Appelez-la comme vous le voudrez, ce n’en est pas moins votre solution.

— Enfin, Monsieur, expliquez-moi.

— Vous dites que vous êtes maîtresse de vos réflexions, de vos résolutions, que vous pouvez adopter un plan de conduite, le suivre, l'abandonner. C'est la propriété de soi. C'est la solution que vous m'avez demandée. Il suffit uniquement d'en poursuivre les conséquences.

— Dites plutôt, et j'en jugerai.

— Si de la pensée je fais une action, c'est toujours mon action ?

— Oui, sans doute.

— Si au lieu de garder en moi mon idée, je la produis en paroles, si je l'écris sur un papier, c'est toujours mon idée ? Auparavant le monde en était privé, et c'est moi qui l'ai produite.

— Continuez.

— Or il en va de même pour d'autres actions. Aimez-vous les choses de la campagne ?

— Oui, rien n'est plus agréable que la vue de champs bien cultivés. J'aimerais beaucoup m'y transporter, assister aux récoltes, causer avec ces hommes intéressants ; mais hélas on ne m'y emmène pas.

— Alors figurez-vous un terrain vierge, abandonné ; je marche dans une contrée sauvage, et je m'y arrête. Je creuse de mes mains un sillon ; j'y sème du blé sauvage ; après ce premier travail j'attends que la terre, aidée de la pluie et du soleil, fasse son œuvre. La récolte qui croîtra sera-t-elle mon bien propre ? Comment dire non ? Car où serait-elle sans moi ? Je l'ai créée. Qui le niera ? Pourquoi des sophistes viennent-ils dire que les fruits sont à tout le monde, ou que le premier qui a enclos un terrain pour le défricher et le cultiver fut un spoliateur ? Imaginez-vous la scène : les hommes vivaient alors de la

pêche et de la chasse : le premier cultivateur était un concurrent de moins pour eux ; il ouvrait une carrière nouvelle pour l'humanité, où l'abondance se trouverait, immense, inouïe, et il assumait d'abord seul le travail ingrat de préparer la terre, d'en créer la fertilité. Que ne l'appelle-t-on pas plutôt un bienfaiteur !

Est-ce seulement le fruit de la récolte qui est à moi ? Non, c'est le sol. Ce n'est pas une moisson que j'ai produite : c'est une fertilité. Cette terre qui n'était en propre à personne, ne valait rien et ne donnait rien ; à peine quelques plantes inutiles croissaient au hasard entre les pierres. Mais j'ai remué le sol, j'ai apporté de loin de la terre friable et fertilisante, j'ai aménagé un ruisseau pour l'irriguer : à présent, grâce à mes efforts, cette terre est fertile pour de longues années. Cette fertilité est mon

œuvre, comme la moisson ; elle est ma propriété, comme la moisson. Le fruit est à moi ; la terre est à moi.

J'ai travaillé, j'ai produit, par conséquent je possède ; c'est l'origine même du droit.

La princesse, à ce moment, faisait un effort pour comprendre.

— Mais quel sera ce droit ? continua le précepteur. Un droit absolu, ou un droit limité ? Si je suis propriétaire, j'ai un droit absolu, à moins que vous ne changiez le sens des termes ; car la propriété, comme disent les philosophes, est le droit d'user et d'abuser. Et cela va loin.

Ce que j'ai créé, j'en suis propriétaire. Je peux le donner, le détruire ; et pouvant le donner ou le détruire, à plus forte raison encore je peux l'échanger avec un autre individu, dans les

conditions que lui et moi fixerons. Voilà l'étendue immense de mes droits.

Comment pourrait-il en être autrement, et qui aura un droit à faire valoir, autre que moi ? Cette moisson que j'ai produite, où serait-elle sans moi ? Elle ne serait pas. C'est une richesse que je n'ai prise à personne, je l'ai créée. J'ai un droit sur elle, puisque je l'ai créée : quel autre que moi peut prétendre à un droit quelconque sur cette même moisson ? Le champ sur lequel elle a poussé n'avait pas de maître. Personne, excepté moi, n'a travaillé pour la produire. La semence dont elle est sortie n'appartenait à personne, si ce n'est à moi. Ainsi, deux conséquences : de un, mon droit est entier, et de deux, le droit de tout autre est nul. Il est donc impossible, pour deux raisons, de limiter mon droit : parce qu'il est absolu, et parce qu'il est seul.

Et n'est-ce pas juste ? Quoi ! j'aurai passé des mois à la chaleur du jour, courbé sur cette terre ingrate, pour en tirer quelques épis ; et vous qui pendant ce temps êtes resté nonchalamment assis à l'ombre et à la fraîcheur, vous viendriez récolter quand mes plants seront mûrs ? Vous cultiveriez cette terre, quand ma peine l'aura rendue bonne et riche ? Ni la justice, ni la nature ne le permettent.

Maintenant de mon blé je fais du pain : ce pain est à moi. J'ai du bois dont je fais un meuble : je le possède absolument. Ainsi du reste.

— Vous voyez que je ne vous interromps pas, dit enfin la princesse. Votre exposé ne manque pas d'intérêt, mais je n'aperçois toujours pas la solution promise.

— Allons, Madame. Vous réglez sur des hommes et des femmes pro-

priétaires à divers titres, propriétaires de leur personne, de leurs facultés, de leurs biens. On vous demande de les diriger, de décider ce qu'ils feront de toutes ces propriétés. Or d'après mon idée vous n'en avez pas le droit. Dites-le une fois bien clairement, et votre tâche d'un coup s'évanouit.

La princesse s'était mise à sourire.

— Comme c'est plaisant, vraiment, dit-elle.

— Si seul un propriétaire a des droits, Madame, retirez-vous, jouez du violon à votre guise, la société n'a plus besoin de vos services.

— C'est un admirable système, déclara-t-elle. Et elle se mit à rire de bon cœur.

— Conservez peut-être deux ministres qui ont votre confiance, pour maintenir tout votre peuple dans le strict respect du droit de cette

propriété ; consacrez-y une heure chaque matin ; le reste appartient à votre vie privée.

La conversation se continua encore pendant plusieurs minutes. La princesse n'en finissait pas de rire, ne concevant rien de plus plaisant que cette discussion, qu'elle prenait pour un jeu d'esprit.

Enfin dix heures sonnèrent ; on entra, et il fallut finir.

CHAPITRE 4

LES MAUVAIS CHEMINS

Pour la première fois, la leçon avait duré le temps imparti. On s'en aperçut, on en répandit la nouvelle ; bientôt tous les officiels en faisaient l'objet de leurs conversations. C'étaient des inquiétudes secrètes, des terreurs inavouables ; pour les calmer on fit interroger les agents qui servaient près de la princesse.

— Pardonnez-moi, mon excellence, dit un pauvre hère, bien honteux du rôle qu'on lui faisait jouer. À notre arrivée, Madame nous a demandé instamment de sortir. Quand nous sommes revenus à la porte, mon collègue et moi, pour écouter, nous

avons compris qu'ils se livraient à une sorte de jeu d'esprit ; c'était une démonstration d'éloquence à laquelle la princesse paraissait prendre bien du plaisir, car elle riait fort.

Ces quelques informations se répandirent ; elles rassuraient ; du moins elles ne déplaisaient pas.

— Cette jeune princesse veut s'amuser ? souffla un ministre. J'ai toujours dit qu'elle était légère.

— Oui, laissez-la rire, dit un autre. Qu'elle se contente de s'amuser, et nous gouvernerons.

Plusieurs jours se passèrent. La princesse prenait goût à son instruction ; elle parlait de ses leçons avec une sorte de tremblement dans la voix, qui trahissait son excitation ; enfin elle n'y assistait plus que parée de ses plus belles robes.

Une fois, tandis que le précepteur s'installait à sa place accoutumée, la princesse lui fit signe de n'en rien faire.

— Nous sommes seuls, souffla-t-elle. Suivez-moi en silence.

Elle marcha en direction d'une fenêtre qui était entrebâillée, et ayant déplacé un coffre vide qui servait d'apparat, elle fit comprendre au jeune homme qu'elle entendait y grimper, et sortir avec lui. Ils s'entraidèrent à cette fin ; le moment d'après ils étaient dehors.

Le parc s'ouvrait devant eux, dans sa beauté silencieuse.

— Qu'est-ce que ceci, Madame ? demanda le jeune homme. Et pourquoi voulez-vous que j'encoure des réprimandes pour n'avoir pas fait selon les règles ?

— Ne craignez rien, Monsieur, lui répondit-elle. Nous marcherons sim-

plement quelques instants, si vous le voulez bien.

Le jeune homme acquiesça, et ils s'en allèrent.

— Me prendrez-vous par la main ? l'interrogea-t-elle alors.

Le jeune homme eut un moment d'hésitation, puis il s'exécuta sans répondre.

À ce moment le vent s'était calmé ; le gazon s'étalait à leurs yeux ; des oiseaux étaient là, comme pour faire décor.

Ils avancèrent paisiblement au milieu même des jardins.

— Vous devez avoir senti, Monsieur, lui dit-elle, combien votre personne m'était chère. Je désire le bonheur de mon pays, et j'ai l'âme trop honnête pour me satisfaire d'une vie de plaisirs. Mais les ministres qui m'entourent craignent de m'instruire ; ils souffrent à peine que je m'y emploie malgré eux :

ils me voudraient naïve et délicate, faible et pliante, et sachant trop bien faire leurs affaires, ils n'ont garde de briser de leurs mains une innocence trop précieuse.

Trop longtemps j'ai torturé mon esprit des moyens de m'éclairer. Pas une journée où je n'aie accumulé des observations, soit en scrutant la vie sur l'autre rive du canal, soit en interrogeant la nature même, pour qu'elle me révèle les secrets de l'ordre du monde. Mais combien est solitaire cette recherche ! Comme elle assèche le cœur ! Mais vous, vous voulez bien tenir ma main. Vous seul m'êtes un ami.

Et alors elle serra de ses doigts un peu plus fort.

Le jeune homme était songeur. Il y avait dans ces plaisirs furtifs une audace qui le gênait ; mais cette témérité aussi

avait son prix, et pour l'instant il la goûtait.

— Vous savez que vos intérêts me sont précieux, dit-il pour toute réponse.

La lueur du jour s'accroissait ; le vent apportait des senteurs douces et suaves ; le concert des oiseaux s'en continuait, inlassable. Dans sa fraîcheur immaculée, le parc invitait à la rêverie, et ils s'y abandonnaient.

— Je ne ressemblerai pas à ma mère : de cela je suis sûre, dit enfin la princesse, après plusieurs minutes de silence. Vous connaissez peut-être déjà son histoire. Elle avait été envoyée au palais, étant encore fort jeune, pour une célébration qu'on y donnait, et elle fit naître l'admiration dans les yeux de mon père, qui dès lors conçut le désir de l'épouser. Le violon était son occupation et sa fierté, mais il fallut qu'elle en abandonna la pratique. On

prétendit que c'était l'occupation d'une courtisane, que la dignité du trône imposait ce sacrifice : tout ce langage me fait encore aujourd'hui beaucoup de peine.

C'est une bien piètre compensation, sans doute, que celle que votre système me permettra d'obtenir. Mais si vos idées se résument au mot de propriété, toutes les miennes tiennent dans celui-ci : la justice.

La promenade allait finir ; déjà l'espace devant leurs pas se raccourcissait ; ils ralentissaient, mais bientôt il fallut arriver.

Les deux jeunes gens reprirent place, et la leçon se continua.

Dix heures sonnèrent ; les gardes s'introduisirent dans la grande salle ; la princesse jeta un dernier regard en direction de son précepteur, et ils se quittèrent.

Quand elle eut regagné ses appartements, des démarches nouvelles l'accablèrent. Le train des ministres ne discontinuait plus, apportant une foule d'édits et de règlements à signer. Il eut semblé qu'on s'intéressait plus à la main royale, qu'un solliciteur qui eût voulu la marier.

— Ce que vous exigez de moi, qu'est-ce autre chose, sinon une impossibilité et une injustice ? expliqua-t-elle en renvoyant tous ces gens à leurs codes et à leurs écritaires.

Les ministres étaient désabusés ; la plupart se débandèrent.

— Qu'est-ce que ceci par exemple ? ajouta-t-elle, aux trois seuls qui se tenaient encore devant elle.

Et se saisissant des deux premiers fascicules qui se présentèrent sous sa main, elle en lut à haute voix les titres :

— « Projet de règlement portant interdiction à tout vendeur de boissons fermentées de tenir boutique dans le périmètre de quinze lieues autour de la capitale. » Et encore : « Édité instaurant la générosité sociale à destination des auteurs, artistes, comédiens, etc., qui ont bien mérité de la patrie. » Est-ce là votre idée de la justice ?

— Entendez-nous au moins, avant de juger, protesta le premier ministre. C'est un principe que vous ne sauriez réprouber.

— Depuis trop longtemps je vous entends, vous et les autres, s'exclama la princesse. Que ne vous puis-je dire à mon tour, comme jadis le poète, que c'est à moi de parler, et que les discours me sont réservés, à moi qui suis maîtresse ici ? Vous protestez, vous en appelez aux sentiments, parce que la raison vous condamne et vous écrase.

Dans votre aveuglement vous refusez de m'entendre, disant que je manque d'instruction et que je suis novice dans le monde.

— La lumière du jour nous accompagnera encore quelques heures, ajouta son collègue de l'Instruction publique, d'une voix plus calme. Que diriez-vous si nous vous montrions dans la ville la matérialité de nos raisons ?

— En êtes-vous bien certain ? lui souffla, surpris, le dernier ministre qui les accompagnait encore.

— Oui, répondit son collègue à voix haute ; ce sera une promenade instructive et éclairante. Et se tournant vers la princesse, il ajouta : Nul doute qu'elle ne balaie vos appréhensions.

On s'affaira aux préparatifs ; tous les ministres, à nouveau réunis, prirent soin d'enfiler de longues robes, qui

dissimuleraient leur identité ; enfin le convoi s'élança.

La taverne devant laquelle on s'arrêta d'abord, préparait un pitoyable spectacle. Des femmes grelotantes attendaient sur un banc leurs maris, occupés à s'enivrer ; certaines déjà se répandaient en lamentations.

— Vous voyez bien que nous devons faire quelque chose ! dit le ministre de l'Instruction publique.

— Vous en parlez à votre aise, Monsieur le ministre, répondit la princesse. Mais l'homme ne s'appartient-il pas ? Ou bien serait-ce vous, Monsieur, qui seriez le propriétaire de toutes ces âmes ; vous qui auriez reçu mission de les régenter, et de les conduire au bien malgré eux ?

Les ministres n'insistèrent pas. La pénombre s'installait dangereusement ; il fallait poursuivre le chemin.

Plus loin ils s'arrêtèrent devant une boutique de livres. On fit appeler le gérant ; c'était une petite femme, d'aspect modeste, mais avec un peu de feu dans les yeux, qui la rendaient intéressante. Elle avait composé de petites pièces de littérature qui avaient eu quelque succès, et après avoir couru quelques aventures elle s'était résignée à tenir boutique, car il fallait vivre.

— Votre condition n'est-elle pas bien piteuse ? demanda un ministre.

— Ah ! Monsieur, quand on produit un chef-d'œuvre, le sang se remue, on sent son cœur s'ébattre, et que le corps est trop petit pour une telle agitation...

— Ce n'est pas ma question, reprit le ministre.

— Oui, je ne mange pas toujours à ma faim, ni mes enfants parfois, reprit-elle alors. Mon commerce nous soutient, mais il n'en restera rien,

sachez-le. Et si je deviens jamais célèbre, il faudra que la postérité se presse, car cinquante ans sont vite passés.

— Voilà ce que la société ne saurait accepter ! s'exclama-t-on dans l'entourage de la princesse, comme pour forcer sa conviction. Mais elle apparaissait surtout gênée par leur compassion un peu théâtrale.

— Sans doute c'est une honte, leur répondit-elle. Voilà bien une propriété violée, ou je ne m'y connais pas. Cinquante ans se passent, et vos enfants chéris sont expropriés ; et comment ? sans procès, sans condition, sans examen. Que dirait une cultivatrice, si cinquante ans après sa mort il venait des agents pour saisir son terrain ?

Les ministres ne répliquaient pas.

— Madame a droit à notre respect, continua la princesse ; la bonté de ses

œuvres nous y commande ; aussi si elle parade au milieu de la foule, la tête haute, c'est justice. C'est une forme de paiement qu'elle reçoit de nous, et qui compense ce qu'elle ne reçoit pas matériellement. Elle avait des facultés, c'étaient les siennes ; elle en a fait l'emploi qu'elle a jugé bon, elle a produit des œuvres : c'est encore les siennes. Ce qu'elle en tire est son produit. Où est, dans tout cela, la raison de nous en mêler ? Pourquoi mettre mon esprit à la torture, pour faire ce que la justice ne réclame pas de moi, ou plutôt m'interdit ? Une reine injuste ! quel affreux rôle vous voulez me faire jouer !

Sur ces mots elle fit signe qu'elle voulait s'en retourner. Quelques instants plus tard ils étaient de retour au palais.

Les ministres se séparèrent en maugréant, disant qu'on les méprisait. Ils regagnèrent chacun leur demeure, et c'était un spectacle de les voir au loin sur les chemins, se traîner, en silence.

Le précepteur, venu à leur rencontre, dut se satisfaire de cette image, à la place des signes de respect mutuel et de paix qu'il avait l'intention de leur porter.

Resté seul sur la place, un ministre l'interpella.

— Vous en avez fait du chemin, depuis ce jour où je vous ai rencontré et proposé à la reine. Je ne sache pas que vous m'ayez jamais remercié.

— Je vous remercie en effet, Monsieur, fit le précepteur. Et il s'éloigna.

— Attendez, malheureux, s'exclama le ministre. Causons un peu, si vous le voulez bien.

— Avez-vous quelque chose à me dire ?

— J'ai bien une question. Que feriez-vous si vous deviez vivre en banni, en exilé, au milieu des vôtres ?

— Je ne comprends pas bien ce langage, répondit le précepteur ; car le banni a toujours une ressource. Certes, celui qui se sent proscrit par la conscience des hommes de bien se tient seul à son foyer, il marche seul dans le champ paternel. Mais aussi il habite avec le droit ; partout où il est, s'il reste fidèle à lui-même, il trône paisible en maître dans la cité de sa conscience.

— C'est un idéal un peu élevé, Monsieur.

— Aussi n'êtes-vous pas obligé de l'accepter.

— Oui, sans doute.

Après cette dernière réponse, le ministre resta un moment songeur, puis il s'en alla.

CHAPITRE 5

LA PÉTITION

Plusieurs semaines se passèrent ; les astres firent plusieurs révolutions dans ciel ; la nature changeait imperceptiblement de couleur.

Dans le secret de leurs délibérations, les ministres s'occupaient d'en découdre.

La première manifestation de leurs menées, fut une modeste pétition, que des villageois présentèrent à la princesse devenue reine, disant qu'ils ne sauraient plus longtemps subir ce qu'ils appelaient des innovations. Leurs pères avaient été protégés, élevés dans l'amour des lois restrictives ; ils voulaient marcher sur le même chemin.

La princesse enregistra cette remontrance mais n'en modifia ni sa conduite, ni ses opinions.

Alors on parla distinctement contre le précepteur. On voulut trouver des moyens pour le faire tomber ; on souleva toutes sortes de difficultés, d'incompatibilités, qu'on prétendait écrasantes ; enfin on fit répandre des bruits qui le déconsidéraient. La princesse en était mortifiée, mais pour l'instant elle se refusait à prendre les résolutions qu'on attendait d'elle.

Les cercles officiels se répandirent en menaces, qu'on avait l'audace d'avouer. Il était question d'éliminer ce qu'on appelait un ennemi public. La princesse s' alarma si fort devant ce danger, qu'elle prévint le commandant de sa garde personnelle pour qu'il se tienne prêt à protéger son précepteur, si un jour les circonstances l'exigeaient.

C'est alors qu'une proposition fit discrètement son chemin. Le précepteur royal, qu'on présentait comme le nouvel esprit fort du palais, serait envoyé quelques jours en ambassade auprès du souverain voisin, pour parfaire encore sa connaissance des réalités du monde. Les invitations étaient faites ; les sceaux étaient apposés ; toute cette démarche était éminemment flatteuse.

On communiqua au jeune homme la carte de son parcours. L'application qu'on avait mis à le bien définir, l'attention qu'on avait eue pour son confort, paraissaient fort étonnantes. Les montagnes de la zone frontière n'étaient pas évitées, quoique de notoriété publique elles infestaient de bandits, qui vous arrêtaient pour vous dévaliser et vous couper le col. La princesse voulut objecter, mais on

haussa les épaules à l'écoute de ses craintes ; on prétendit que c'étaient des médisances sans fondement, que les peuples étrangers imaginaient parfois dans la chaleur de leurs intimités.

À l'aube, le jeune homme fit un dernier adieu à son auguste élève, et se mit en route. L'inquiétude le jetait dans une transe pénible, ses pensées étaient sombres et mélancoliques, mais il voyagea sans encombre. Parvenu sur les pentes des monts de la frontière, un bandit se présenta qui l'arrêta. L'homme le dévisagea, le fit descendre de cheval, et lui dit d'un ton superbe qu'il en voulait à sa vie. Alors il attendit qu'un certain effet se produisît, comme un ouvrier expert après avoir tourné une mécanique. Cependant rien ne se passait.

Pendant ce temps, au palais, de grandes manœuvres se tramaient. Des

officiels disparaissaient, marchaient par les sombres allées, parlaient à voix basse. La princesse n'osait pas quitter ses quartiers.

Alors, un ministre se présenta à elle, vêtu de noir. Il eut des paroles menaçantes, parlant d'un projet de longue main préparé, pour rétablir le royaume sur sa base. La princesse fit quelques pas en arrière, mais elle ne s'enfuyait pas. Sans doute était-il prêt à la poursuivre avec énergie, pour accomplir son dessein. Mais en restant sur ses pieds sans défense, la princesse le forçait pour ainsi dire à agir.

Il s'apprêtait à lui ôter la vie dans la plus grande violence, quand les soldats de la garde royale se présentèrent devant lui, et se saisirent de sa personne.

— Vous vous imaginiez que j'étais trop naïve, pour ne pas lire dans vos manœuvres ? lui déclara-t-elle.

— Qui donc vous a averti, que l'envoi du précepteur au loin n'était qu'une ruse ? demanda-t-il, écumant de rage.

— C'est moi, dit une voix, qui venait de derrière la cloison.

C'était le jeune ministre de la taverne, beau-fils du précédent, qui parlait et qui s'avavançait. Il avait fait là l'action la plus mémorable de sa vie, et qui rachetait ses errements. La princesse l'en récompensa.

De nombreux officiels et ministres étaient engagés dans ces manigances, et ils furent punis selon la loi. Peu après la princesse annonça qu'elle prenait une décision décisive, et elle appela toute sa cour à en écouter l'annonce, lors d'une séance extraordinaire de leur petite assemblée.

Contre toute attente, elle abdiquait, cédant toute sa charge à son plus

proche cousin, qu'elle savait homme de bien.

Elle et le précepteur quittèrent alors le palais ; ils s'en allèrent dans la campagne, pour fonder une école.

— Les populations ne sont pas encore mûres pour les grands projets que nous avons conçus pour eux, disait la princesse.

Retirés du beau monde, ils donnaient des conseils pratiques aux agriculteurs, faisaient des conférences dans les conciles ruraux. Chez les paysans on parlait beaucoup de ces brillants habitants, et on s'instruisait avec plaisir de leur curieux système, qu'on appelait la politique du joueur de violon.

FIN

